

Si Vertaizon m'était conté...

septembre 2016

ASEV-SIT

16^{ème} Année

NUMERO SPECIAL

EDITORIAL

Beaucoup de personnes connaissent l'histoire de la dernière guerre de 39-45. Nous ne parlons pas ici de cet événement, mais plutôt de quelques moments vécus à Vertaizon par une personne étrangère : un prisonnier allemand. Mais pas n'importe quel prisonnier : Cette personne, artiste, a laissé de nombreux témoignages de son passage. L'histoire, pour nous, commence en fin d'année 2015 où son fils s'est présenté à Vertaizon, exauçant en quelque sorte les dernières volontés supposées de son père : léguer son journal et quelques unes des aquarelles et peintures qu'il avait réalisées lorsqu'il était prisonnier. Cette guerre, comme beaucoup de Français et de Vertaizonnais, il ne l'avait pas choisie. Durant ces périodes d'exactions et de fanatisme, il est réconfortant de constater que certaines valeurs humaines ont été sauvegardées. Les Vertaizonnais l'ont prouvé en acceptant cet homme tel qu'il était.

Le Président de
l'ASEVSIT :

Lionel Fournioux

EXTRAIT DE L'INTERVENTION D'ARMAND DIOU SOIRÉE À THEMES DU 12 MARS 2016

EVENEMENT d'EXCEPTION

Le 20 octobre 2015, vers 15h, j'ai rencontré, grâce à Anne-Marie Da Silva, un couple d'Allemands (70 ans environ), dont seule la dame connaissait quelques mots de français.

M.et Mme Georg Jordan visitaient Vertaizon et s'intéressaient particulièrement à l'ancienne église. Mais ils avaient un autre but : porter à Vertaizon un ouvrage écrit par le père : Jordan Walter, relatant sa vie de prisonnier de guerre dans les années 1945/1948. Il avait alors 35 ans. Il était employé, par les Etablissements Lécorché, à Chignat. Artiste-peintre, il a réalisé un grand nombre de tableaux représentant différents lieux de sa captivité et a relaté sa vie, en allemand, pendant cette période en un récit de quelques 70 pages.

Décédé en 1998, à l'âge de 88 ans, il n'avait jamais pu revenir en France. Son fils, Georg, rêvait de confier l'œuvre paternelle à un organisme ou une personne de Vertaizon, intéressé par ces années douloureuses de notre histoire.

Ce souhait s'est réalisé dans des conditions tout à fait particulières. Voici un extrait d'un de ses messages :

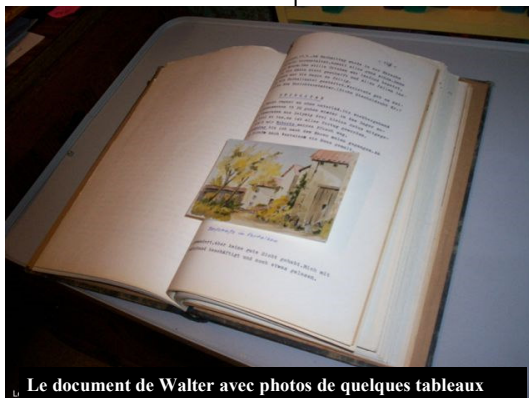
C'était bien mon souhait que les journaux et les dessins de mon père parviennent à Vertaizon ; c'est là qu'ils devaient être conservés, là où mon père a vécu et où il a apprécié les gens et les paysages. »

Un extraordinaire concours de circonstances, tout à fait inattendu s'est produit : Après 1000 Kms de voyage, un couple arrive à Vertaizon, se gare sur le parking devant la maison natale de Prosper Marilhat, et, en quelques instants, tous les éléments nécessaires à la réalisation de leur projet se mettent en place. En descendant de l'ancienne église, les JORDAN rencontrent monsieur Quantin, puis madame Da Silva.

Cette dernière pense immédiatement que l'ASEV-SIT est l'association adéquate. Elle a la bonne idée de m'appeler. Je suis chez moi.

Pour tenter de bien comprendre cet événement assez extraordinaire, il faut se replacer dans le contexte. Ce n'est pas facile pour qui n'a pas connu cette époque.

La terrible guerre est terminée. Les troupes hitlériennes ont massacré, notamment à Tulle, Oradour, fusillé sur le bord des routes, torturé avec la complicité active de la milice, de la cruelle Gesta-



Le document de Walter avec photos de quelques tableaux

po et pour finir, se révèle l'existence des horribles camps de la mort .

Alors que la douleur voire la haine envahissent les cœurs voilà que près d'un million de prisonniers de guerre allemands sont répartis dans notre pays. Pas simple, d'autant plus que l'administration française est désorganisée voire inexistante.

L'histoire de Walter JORDAN, que je ne peux, hélas, que résumer à l'extrême se déroule dans cette période troublée.

J'ai conduits le couple Jordan à l'ancienne usine Lécorché où Walter Jordan, le père avait travaillé. Beaucoup d'émotion, beaucoup de photos...

Nous avons décidé de poursuivre nos échanges par internet, dès leur retour en Allemagne. Il a fallu beaucoup de persévérance de part et d'autre.

-J'ai fait traduire le texte dans lequel Walter raconte son parcours de prisonnier : Saint Gervais / Meymont au lieu-dit "La Naidie", Brassac-les-Mines, Vertaizon ainsi que ces deux évasions.

-Puis j'ai scanné les 70 pages et les illustrations de ce pèlerinage peu banal.

- J'ai tenté de contacter la famille Chabrier -Ducher de Saint Gervais, grâce à une photo qui séjournait, depuis 70 ans, dans l'ouvrage de Walter.

- Garder le contact avec Georg Jordan : plus de 30 mails échangés dans un allemand approximatif (les traductions, grâce aux sites internet spécialisés, étant souvent, plus que curieuses) mais nous avons fini par nous comprendre.

- Gérard Ramstein, réfugié alsacien, ancien enfant de chœur à Vertaizon où il a vécu 10 ans, m'a proposé de traduire quelques pages.

Pourquoi Gérard Ramstein ?

Le nom de son père figure dans l'écrit de Walter. Il était contremaître à l'usine. Il se rappelle de 2 prisonniers, dont Walter, qui avaient été embauchés par son père pour peindre deux pièces, chez eux, rue Prosper Marilhat (ancienne perception).

Sa mère ne regardait pas ces hommes car son fils Charles avait été tué au Mont Mouchet.

(voir page 11 , le message de Gérard Ramstein)

Ensuite après bien des recherches, j'ai retrouvé, dans un village de Saint Gervais sous Meymont, un descendant de cette famille. Il a 81 ans et se souviens très bien, du prisonnier allemand qui travaillait chez ses grands- parents, au hameau de La Naidie. Il est le frère du petit garçon sur la photo de famille.



De mon point de vue c'est un événement unique pour de multiples raisons. D'abord leur venue à Vertaizon, ensuite l'ouvrage de Walter qui raconte à sa façon la vie d'un prisonnier allemand de 1945 à 1948 dans notre pays qui a tant souffert des armées hitlériennes et de leurs complices français.

Événement car la traduction de la partie relative à Vertaizon c'est Gérard Ramstein frère de Charles Ramstein mort à 18 ans au Mont Mouchet qui en a pris l'initiative en se faisant aider par des connaissances, anciens « Malgré nous », alsaciens incorporés de force dans l'armée d'Hitler

Pour la première partie de l'écrit relative à son séjour à st Gervais sous Meymont et à Brassac les mines une amie de la famille, professeur d'allemand, s'est lancée avec passion dans cette traduction. Pas toujours facile car il y a semble t'il quelques variantes d'une région à l'autre de l'Allemagne

Alors je vais tenter de vous résumer l'écrit de Walter, un de ces hommes qui à baigné dans cette terrible tragédie comme des millions d'autres pour satisfaire la cupidité de certains. Pour comprendre au mieux l'écrit il faut se mettre au diapason de l'époque: La guerre vient de se terminer, les ruines sont immenses, la misère, les deuils, les haines. Dans ce contexte les prisonniers allemands, de l'armée d'Hitler ne sont pas bien vus, alors ce n'est pas simple

Walter Jordan 1947 à Chignat



La ferme

Walter est, avec d'autres prisonniers, affecté chez des agriculteurs à Saint Gervais sous Meymont. IL se plaint de coucher avec le bétail dans la paille. Il n'a qu'une seule idée : s'évader, ce qu'il réalise avec deux copains lorsque la fermière quitte l'étable. Il est minuit. Le but : passer la Saône et rejoindre la Suisse.

Après de nombreuses péripéties, ils sont encerclés vers 22 heures, par des villageois, armés de fourches, de marteaux etc. ; la police est appelée, on les menotte et ils sont enfermés entièrement nus dans des cellules individuelles. Ils ont soif. Au matin ils se rhabillent et ont droit à du pain sec et un peu de soupe.



Dessin du hameau de La Naidie commune de Saint Gervais sous Meymont réalisé en 1946 par Walter Jordan prisonnier de guerre allemand.

Walter réfléchit : il écrit « Le paysan n'est pas mauvais. J'admire leur simplicité. Leur façon de penser n'est pas si compliquée que la nôtre. Ils pensent autrement. Peut-être ai-je été trop violent, trop emporté, beaucoup de choses étaient trop pour moi, au-dessus de mes forces. Pourquoi ne me suis-je pas comporté autrement ? J'ai des regrets ; des regrets pour Pépé et Mémé, ces vieux paysans de la Naidie »

Dimanche 17 août 1946. J'ai reçu 12 lettres de ma chère Antje. Mon père est mort il y a 3 mois.

Le médecin du camp m'a donné un supplément alimentaire jusqu'au 24 août. Il a plu dans la nuit Le baraquement a été transformé en Chapelle. C'est joli ! À la messe aujourd'hui ça m'a bien plu. Lundi, on va à l'arsenal. *(Je pense que c'est à St Etienne)* N.B AD . Elles sont là, par terre les armes prises à l'ennemi ; les armes du grand Reich. Il faut trier et démonter... on récupère les percuteurs pour en faire des tournevis etc. Le 28 août 1946 mon emprisonnement prend fin. On mange mal, j'ai des poux, je suis physiquement épuisé car on travaille beaucoup. Je vais souvent à la messe. Dans la salle de théâtre il y a des journaux de la zone d'occupation française, on y parle de misère, de haine. On est écœuré.

Entre nous, il règne une ambiance tendue, chacun ne pense qu'à son intérêt. Après le prêche du curé on se fait des idées sur les camps de concentration en Allemagne: Est- ce que c'est vrai ? Mais un homme d'église ne ment pas quand il parle de ce qu'il a vécu.

Hier un pasteur a fait une conférence sur « l'église et la politique ». De cela les Allemands discuteront encore 100 ans on n'est pas d'accord entre nous. Certains veulent un régime comme dans la zone Russe, d'autres veulent un état multipartis et d'autres comme celui d'avant la guerre.

J'étais aux Gravanches pour décharger du bois (donc il avait changé de camp il était à Clermont) il écrit « nous avons eu plus d'une heure pour discuter au sujet les camps de concentration, des SS qui pendaient des soldats déserteurs, des filles des services de renseignement qui devaient se mettre à disposition pour la relève, sous la pression des SS . C'est à peine croyable écrit-il mais les informations viennent de sources différentes.

La mine

Enfin je suis au nouveau commando 622 à Brassac les mines. On mange bien, on peut jouer au foot ; nous sommes environ 180 PG ; la radio française dit que nous sommes 710000 en France dont 55 000 dans les mines.

Le travail est dur. Nous sommes à 640 mètres de profondeur il fait de 40° à 50°.

Hier soir, j'ai vendu ma valise, ma pipe et quelques affaires : 450 frs c'est un début pour préparer une nouvelle évasion. J'ai une grande nostalgie de la maison."

Walter continue : " le matin on écoute radio Leipzig, on apprend que des jugements à Nuremberg pour crimes de guerre sont tombés ; on en parle beaucoup entre nous, mais de nombreuses questions restent sans réponse. Mais personne, en captivité, ne crie sur nous."

Ensuite Walter raconte sa vie à la mine.

Puis un jour il fait le saut.

Il écrit : Notre colonne est accompagnée de trois hommes armés. Nous prenons la direction de la mine, la brume s'étend... A l'entrée j'avise une galerie. Il fait sombre, je m'y cache. Ensuite les aléas de l'évasion je ne suis pas loin de Clermont

Mais soudain des voix...trois français qui puent le vin, me retiennent et me persuadent d'aller avec eux vers la cave. On boit, on rigole bien ; puis on retourne au village réveiller un brave policier qui me met en cellule. Le lendemain j'ai faim, sa femme me donne une tartine beurrée. Un délice.

Vers midi une voiture me conduit au camp de Clermont. Je reprends le travail à la menuiserie et le soir je vais au cours de français. On est le 1er nov. 1946. J'en ai marre je n'ai plus de force en moi.

Walter, qui s'est marié civilement, déclare souvent : "Peu important ceux qui se moquent, Seigneur ne nous abandonne pas ! »

« Aujourd'hui c'est l'anniversaire de ma mère, 57 ans « bonne nuit petite mère, que Dieu te garde et embrasse ceux que j'aime »

Lundi 11 novembre: j'ai eu des mauvaises nouvelles de la maison, mon fils Reinhard est malade. Comment ça va tourner ? C'est à désespérer.

Noël est passé. A 8 h 30 l'évêque de Clermont est venu célébrer la messe, il fait très froid.

Et voilà Vertaizon, en fait Chignat.

Walter écrit : J'ai été affecté au commando 554 où 65 PG travaillent à l'usine Lécorché. Ce commando a bonne réputation, aucun évadé. Notre baraquement se trouve à côté de l'usine près de la ligne de chemin de fer. Nous ne subissons aucune surveillance car l'un d'entre nous s'est porté garant de notre honnêteté envers l'entreprise

Nos repas sont préparés à la cuisine du baraquement où nous mangeons, c'est très bon.



La cuisine du baraquement

29/3/47



L'usine Lécorché

L'usine Lécorché à Chignat aquarelle de Walter Jordan

A l'usine je suis affecté à la menuiserie.

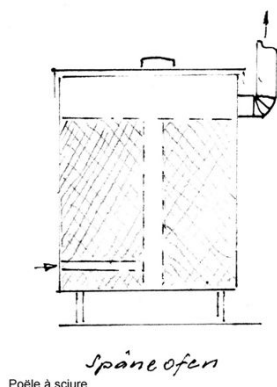
Dimanche : jour de lessive et ménage ; lundi : Herbert est revenu car dimanche il est parti à vélo, Il a 23 ans, est originaire de Leipzig et souhaite rencontrer une jeune fille pour se marier en France.

La cuisine dans le baraquement
Aquarelle de W. Jordan

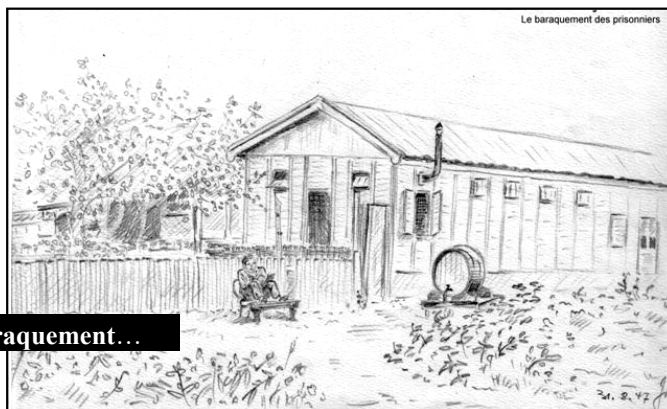
Si Vertaizon m'était conté

Dimanche l'aumônier est encore venu. Il nous a informés que nous serions bientôt libres et que 6 millions de soldats allemands sont encore portés disparus, dont un grand nombre, à l'Est. Après l'office religieux j'ai accompagné le prêtre dans un camp voisin. Nous avons discuté. Je ne me suis pas marié religieusement et les mécréants ne peuvent pas seuls retrouver le chemin de Dieu. Nous avons été de retour pour le repas du soir et le curé a couché au baraquement.

Le 25 janvier je ne vais pas à l'usine je suis de corvée, nettoyage de la baraque, mise en route des deux poêles à sciure.



Le poêle à sciure...



Le baraquement...

Depuis trois jours il est question de notre retour dans nos foyers le 1^{er} octobre 1947. Les débats animés... Le journal « La Montagne » donne une autre information. Si les 625 mille PG allemands partaient, l'industrie française ne pourrait supporter ce manque.

Il écrit : nous allons livrer du bois à Vertaizon, ainsi nous apprenons à connaître cette belle région. Hier le chef Roberto m'a engueulé : je parle trop, il va me changer de place.

Mais ce matin il est à nouveau sympathique.

Je me suis blessé. Je reste au baraquement. On peint des tableaux, entr'autre « l'ancienne église en ruines ». Nous sommes 4 peintres. Nous les vendons pour améliorer l'ordinaire.

De nouvelles informations circulent : d'ici septembre nous devrions être chez nous. Notre baraquement devrait être le premier libéré. Tout semble organisé : les prisonniers nazis et ceux qui ont tenté de s'évader partiront les derniers.



Les Français nous traitent de cocus. Ils oublient, qu'eux aussi, l'ont été.

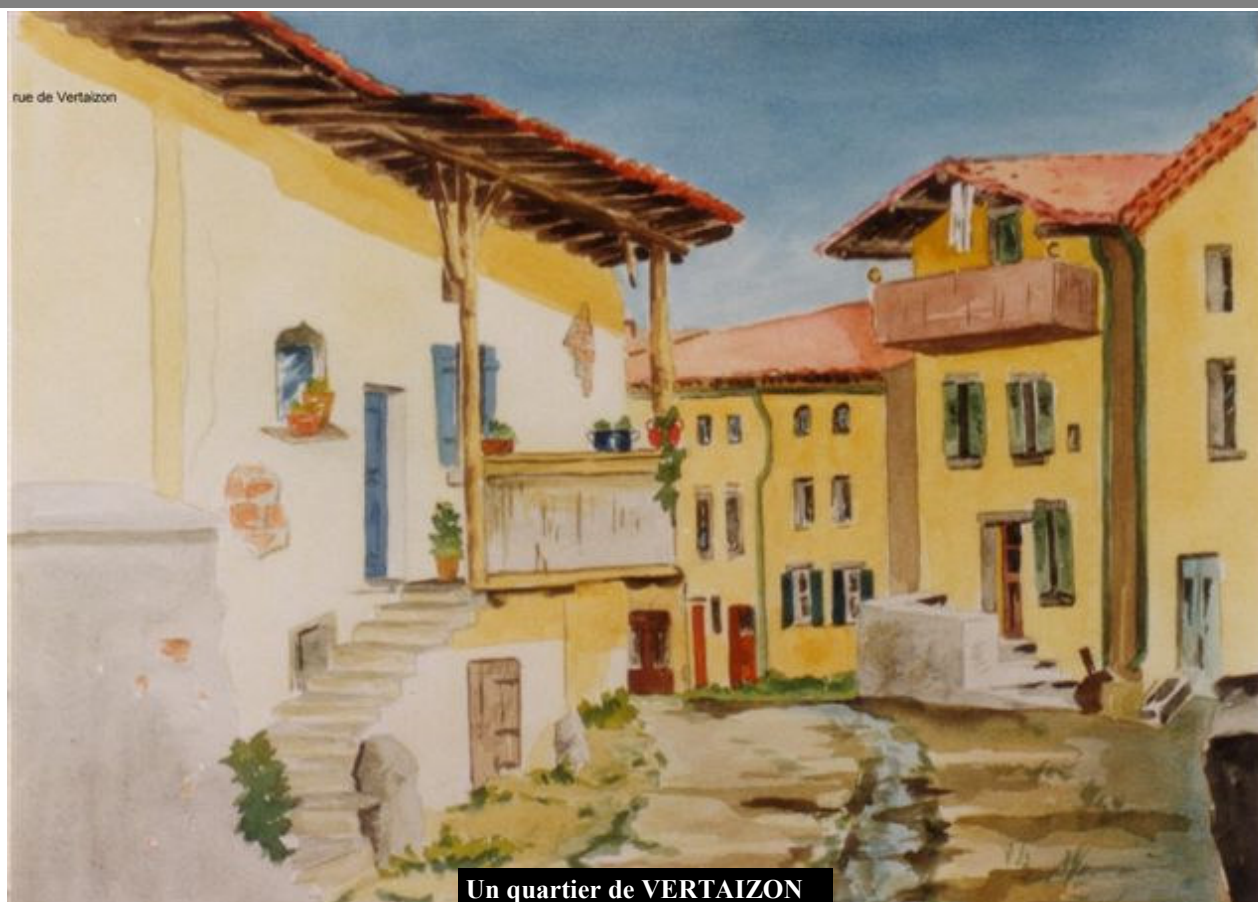
Puis, dans ce climat assez serein, une information contradictoire : la libération des prisonniers est repoussée jusqu'en 1948... C'est une grande déception.

Les derniers jours

Walter raconte leurs exploits : ils boivent beaucoup.

Souvent il monte à Vertaizon avec des copains du camp. Ils vont chez Gluck : madame est une Munichoise de 40 ans. "Très gentils, ils nous offrent l'hospitalité", écrit-il.

Il descend sur les bords de l'Allier et peint des tableaux qu'il vend pour améliorer l'ordinaire.



Souvent, des pannes de courant obligent à interrompre le travail. Alors, dans ces cas-là, à l'usine, on chôme. Dans ce commando, personne ne s'est enfui. Pourtant pas de surveillance particulière...

La palissade largement ajourée... On nous laisse en paix... C'est Heyno Werle, l'ainé du camp, qui veille... Il vient de Karlsruhe. Adjudant, catholique, c'est un calme.

Ici on ne prend rien de manière aussi rigoureuse qu'en Allemagne, nous nous promenons où nous voulons en évitant les grandes routes.

Aujourd'hui samedi 29 nov. 1947 les nouvelles françaises font état de grèves et d'agitation. Deux classes d'âge sont appelées sous les drapeaux. Gaullistes et Communistes se renvoient la responsabilité de la misère. Nous aussi nous souffrons.

Dimanche j'ai fait des peintures au Château de Chignat puis on a beaucoup bu.

Il écrit « Un journal montre des images de la nuit à Berlin et précise « Berlin reste la capital de la débauche ». Puis il raconte la fête de Noël à l'usine.

Beaucoup de péripéties sont racontées, la plupart dans une atmosphère alcoolisée... ils ont tous souvent mal à la tête.

Formidables ces Français... Après tant de souffrances... être si tolérants avec les Allemands parmi lesquels se trouvent des nazis (d'après Walter)

Dimanche matin, excursion matinale à l'ancienne église où je peins. Puis Schmidt, et moi, marchons le long de la voie ferrée. Nous entendons un train... Un étrange sentiment nous envahit : rester sur la voie ou pas ?

Le temps est beau, alors nous poursuivons jusqu'au village de Moissat où nous rencontrons un camarade et... un petit tonneau (sans doute un bousset). Nous sommes rentrés à la baraque en chantant beaucoup et à tue-tête...

Le 10 janvier nous sommes retournés voir le copain à Moissat. Un paysan nous a invités à boire de la gnole. Ce "truc" m'a écoeuré. Ensuite, nous avons rendu visite à un collègue de travail français qui a deux petites filles très gentilles. On a bu le café.

De nouveau à la menuiserie de l'usine... Il dit avoir beaucoup travaillé.

Par moment il philosophe avec son copain. Un journal ayant relaté le voyage à la Havane du couple royal belge ce dernier lui dit « L'un qui a débité tant d'inepties, voyage à la Havane... et nous qui n'en avons fait qu'une seule, sommes en captivité. Alors peut-on encore croire en Dieu ? J'ai connu des chrétiens : ce n'étaient que des égoïstes. Ils surfaient sur la bêtise des autres et se couvraient eux-mêmes du manteau de l'amour du prochain."

Le dimanche 8 février nous sommes montés à la vieille église avec des copains. Ensuite, nous sommes allés chez les Blanc. L'homme me proposa de peindre un nu de sa femme. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier?

Aujourd'hui lundi, nous apprenons que nous allons être libérés ! La joie est grande ! Nous allons faire nos adieux aux Gluck. Madame Gluck m'a dit « Faites donc venir votre famille. Ça fait déjà huit ans que nous vivons à Vertaizon, je m'entends très bien avec les Français »

Le voyage est très long. Il fait froid. Nous nous arrêtons dans des camps. Il y a souvent des offices religieux. Puis nous traversons la Sarre et enfin en amont d'une gare a eu lieu le transfert aux Russes. Nous avons reçu peu de choses des Français. Heureusement, les Russes nous ont donné à manger pour trois jours.

(Bon je vous fais grâce des aléas de ce très long voyage) N.B AD



A l'époque: Les enfants de Walter Jordan

Enfin de retour à la maison, écrit Walter, je ne reconnais pas l'habitation.

A la cuisine quelqu'un s'affaire : c'est mon épouse Antje. La surprise, la joie sont grandes. Dans la pièce l'un de mes fils me salue d'un "Papa ...par contre, Georg né en 1943 ne me connaît pas. Le lendemain je fais la tournée de mes voisins.

Dans la ville tout a été nettoyé. Beaucoup de constructions nouvelles. Les Russes arborent de nombreuses décorations.

Du 23 mai au 12 juin le peuple manifesta en faveur de l'unité de l'Allemagne. Les alliés occidentaux ne se laissèrent pas convaincre. L'Allemagne de l'Est, sous influence Russe mit en place sa propre administration et sa propre justice.

Pour échapper à la puissance soviétique beaucoup d'allemands projetèrent de changer de zone.

(Il faut dire que les soviétiques ne faisaient guère de cadeaux aux anciens nazis)

Walter fait un retour en arrière.

La guerre est finie. Les hommes sont de retour au foyer. Non. Pas tous. Un grand nombre sont encore en captivité. Ils aident à la reconstruction des villes et usines.

Les années ont passé ; des blessures se sont refermées mais il reste encore des cicatrices. Le monde s'est transformé.

Comment était-ce ??

La funeste guerre... le travail forcé...puis les camps, les hommes affaiblis par la faim et l'humidité, sans espoir... Maintenant, tout est détruit que pouvait il s'en suivre ?

Ainsi commença notre chemin de douleur dans un pays qui par notre faute a dû beaucoup souffrir. Dans nos conversations avec les gens du pays nous avons entendu des choses mauvaises, d'un autre côté nous avons connu des citoyens qui n'avaient pas une mauvaise opinion de nous.

Mon premier travail en France fut chez un paysan. Où pouvais-je prendre la force nécessaire à un travail auquel je n'étais absolument pas habitué ? Même le logement dans l'étable des vaches n'était pas bien choisi. Tout cela irritait mon tempérament facilement émotif, et aussi mon entêtement. Il ne pouvait donc pas naître un bon contact.

Le vieux paysans et sa femme n'étaient pas mauvais envers moi, puisse-t-on me pardonner mon comportement colérique et mon désir d'évasion. Tous deux étaient des paysans bien établis, d'une vieille génération. Si, plus d'une fois quelque chose n'était pas à mon goût, alors je devais heurter leur modestie et leur simplicité. Nous les Allemands, nous sommes dans beaucoup de domaine pointilleux et pénibles. Pourtant combien j'ai pu m'enthousiasmer pour le paysage et la pureté de l'air.

Ensuite ce fut autre chose : A Brassac les mines à 900 et 1000 m au dessous du sol, je n'eus pas besoin d'une longue réflexion, Pour moi, l'enfant du soleil, ce ne pouvait être bon...

Mon troisième poste fut une grande scierie à Chignat : Lécorché frère, et sa menuiserie contiguë. Ensemble, avec les ouvriers français, nous avons travaillé, nous avons parlé, nous nous sommes aidés. Ici nous n'étions pas surveillés. Nous pouvions nous déplacer librement dans le pays. Nous étions même soutenus par l'entreprise. Nous avions un bon contact avec la population.

Ainsi demeurent le souvenir et la nostalgie pour des personnes qui nous ont bien appréciés.

Peut-être la captivité a-t-elle contribué à nous faire mieux connaître des deux côtés et ainsi aider à la paix.

Walter Jordan



Walter Jordan écrit en 1994

Commençant avec la 1^{ère} guerre mondiale de 1914 à 1918, l'inflation a apporté avec elle le douloureux chômage, l'opposition des différents partis politiques a apporté le fascisme, et la 2^e guerre mondiale l'écroulement de l'Allemagne et sa partition. Là les puissances victorieuses à l'Ouest, et ici la puissance victorieuse à l'Est, avec les Russes et le régime socialiste.

Walter écrit aussi ceci que nous devrions méditer je crois.**1944 Permission et adieu**

L'année 1944 tire à sa fin. Je suis encore à la caserne et j'ai reçu une permission. Ça signifie qu'après le congé à la maison, il me faudra partir au front. N'importe où, comme tant d'autres, il nous faut suivre notre chemin. Comme tant d'autres l'ont suivi, ne sont jamais revenus et ne reviendront plus.

C'est la guerre, nous l'avons voulue. Comment allons-nous nous en sortir ? Tout se passe si différemment de ce qui était pensé. Pensé, avons-nous d'ailleurs réellement pensé ? Nous avons suivi sans volonté des paroles et des promesses. Comment m'étais-je représenté la guerre, et quelles pensées avais-je formées à ce sujet ? Nous étions si forts. Ce devait être qu'une promenade. Et quand tout serait fini, tout irait mieux, tout serait plus grand et plus confortable.

Il n'y avait pas le moindre mot pour dire qu'il n'en serait pas ainsi. De bonne foi comme j'étais, j'ai emporté quelques objets à la guerre, les plus précieux devaient rester à la maison. Nous ne pensions plus qu'à obéir. C'est ainsi qu'on nous a enfoncé à coup de marteau pendant 12 ans. Nous voyions bien les défaites sur tous les fronts, sur mer et dans les airs. Nous entendions parler de Stalingrad, de l'Afrique, de Weatwall. Les lignes de front s'écroulent, les opposants sont aux frontières de l'Allemagne. Des villes sont anéanties, des hommes meurent ou resteront invalides leur vie durant. Et cependant, nous ne voulons toujours rien voir, ni rien entendre, nous croyons encore à une arme miracle.

Ils ont été bien peu nombreux, ceux qui se sont opposés à cette folie. Et tous ces lanceurs d'alerte l'ont payé de leur vie. Le temps viendra où on ne nous comprendra pas, où on ne pourra pas nous comprendre, parmi notre peuple même ou parmi les autres peuples.

Nous sommes assis dans la chaleur de la cuisine à la maison et nous sommes confortablement installés. Nous sommes assis ensemble avec le voisin, du café est servi. Nous faisons un brin de causette sur ceci ou cela. L'aiguille de l'horloge indique minuit. La radio dans la pièce interrompt son émission. Le Führer parle. Le peuple est exhorté à tenir le coup, des succès sont annoncés qui ne viendront jamais.

Et le front recule, se rapprochant toujours. Personne ne veut admettre que tout est perdu. Qu'advient-il de nous quand tout sera perdu ? La guerre a apporté tant de calamités sur les hommes, et nous en serons tenus responsables. Malheur aux vaincus

La radio a cessé de parler, nous retournons dans nos chambres. Fatigués, nous tombons de sommeil.

Le document réalisé par le prisonnier Walter s'ajoute maintenant au patrimoine de Vertaizon .



Message de Georg et Stéphanie JORDAN à la soirée à thème

Mesdames et Messieurs
Chers amis de Vertaizon ,
Cher Armand

En vous faisant part de notre profonde gratitude, nous sommes hélas dans l'obligation de vous dire que pour des raisons de santé nous devons renoncer à venir.

Nous avons des difficultés à nous déplacer et devons respecter à la lettre les indications de notre médecin.

Nous le regrettons très sincèrement mais soyez sûrs que nous serons présents par la pensée.

Mon père aurait eu grand plaisir à vous rencontrer, partager avec vous le boire et le manger et parler du bon vieux temps. C'est dommage.

C'était un passionné de la France.

A son retour de captivité il a travaillé de nombreuses années comme « peintre de la propagande » pour des installations de la commune. En fait il s'agissait de peindre sur des murs de 30m x 20m des scènes de vie d'un pays socialiste.

Dans ses moments de loisirs il jouait du violon, de la mandoline et cor de chasse. Malheureusement il n'a jamais pu visiter la France. Jusqu'en 1992 il habitait à Leipzig, en Allemagne de l'Est, d'où il n'était pas possible de se rendre en France. Après 1992, je l'ai fait venir chez nous à Detmold, dans la forêt de Teutobourg où il a vécu jusqu'à sa mort en 1998. Il avait 88 ans.

Ses amis de Leipzig l'avaient surnommé « Valdaire » ce qui sonne mieux français. Il avait une moustache et sortait souvent avec un béret et une pipe. ..tout à fait français.

Il nous a souvent parlé de la France à mon frère, le petit Reinhard, et à moi .

La Nadie , chez un paysan et les moutons . c'est lui qui a composé cette comptine sur les moutons (ruppe-ruppe-ruh qui en gros veut dire ébouriffé – ébouriffé- reste tranquille !)

Vertaizon, cette jolie colline avec la chapelle où il se rendait à partir de la menuiserie était était déjà pour lui l'essence de la vie.

« Les désastres de la guerre, les enjeux, et ensuite le camp, affaiblis par la faim et l'humidité, aucun espoir, tout est détruit, rien de bon en vue, et après ça ?

C'est ainsi que notre chemin de croix a commencé dans un pays qui par notre faute, a dû beaucoup souffrir. Nous aurions dû y faire quelque chose de valable »

Les récits qu'il faisait de cette époque m'ont toujours beaucoup ému.

Ce n'est qu'après sa mort que j'ai réfléchi à propos de ses cahiers et des photos de la période 1945-1948.

L'envie de voir tout ça, d'y être, de me transporter dans ce que mon père avait vécu, ne faisait que grandir en moi.

« Si tu ne le fais pas maintenant, tu ne le feras jamais »

Ce fut alors aussi le déclencheur d'un projet de voyage à Clermont-Ferrand en octobre 2015. Un événement que je ne voudrais pas oublier.

Ce sont les rencontres avec des gens qui font que la vie est digne d'être vécue, ma rencontre avec vous, l'occasion de s'arrêter un moment, de regarder en arrière, de réfléchir .

L'occasion de dire merci à des gens à qui l'on doit le bonheur de se rencontrer

« Si tant de choses étaient laides, tu dois garder celle qui était belle au fond de ton cœur.

Il en va de même pour les souvenirs et la nostalgie, même longtemps après, des gens qui nous voulaient du bien.

Qu'une compréhension mutuelle puisse mener à une amitié éternelle ! »

Walter Jordan

Ce sont les derniers mots de son journal et je les prends à mon compte.

Il n'est pas facile de s'accepter dans des vies si différentes mais il faut toujours s'y efforcer, comprendre l'autre, ne pas se prendre trop au sérieux. C'est toujours un moment d'humanité que l'on vit.

Merci à Armand Diou pour son travail de recherche, qui a rendu cette rencontre possible.

Je remercie aussi tous ceux et celles qui m'ont aidé et soutenu dans la recherche du passé du prisonnier de guerre Walter Jordan n°363.713.

Un grand bonjour à ceux qui ont vécu en ces temps et en ces lieux.

Recevez mes très sincères remerciements.

Georg Jordan

Detmold le 29/02/2016



Maison des vignes à Vertaizon ; aquarelle de Walter Jordan

Point de vue de Gérard Ramstein sur le prisonnier allemand

Extrait

« ...Walter est un homme de raison et de courage il ne se laisse pas abattre du fait de son éloignement d'avec sa famille. Il est discret dans ses propos concernant la religion ou la politique. Il n'a aucun lien ou filiation avec le nazisme, il est là car il a été obligé de le faire.

. Ce qui est remarquable chez lui, c'est son sens du contact. Dans son journal il relate la manière dont il est accosté par les habitants, les invitations qu'il a. Les longues discussions qu'il a avec ces personnes de Vertaizon et uniquement là. Comment a-t-il fait lui qui ne parlait pas français en apparence ????

Walter est un homme qui a profondément apprécié et aimé notre Vertaizon. Ses peintures croquées tant dans les rues, dans les vignes, à l'Ancienne église, ses visites dans les vignes et les vergers, ses remarques décrivant ses sentiments quand il proclame " je parcours les collines de ce merveilleux paysage où je découvre tant de richesses et de beautés ". Il a particulièrement aimé " l'Ancienne " où il se rendait le plus souvent. Tous ces sentiments il les a traduits dans ses peintures.

Il a accepté avec courage tout le temps d'attente de l'annonce de son retour au Pays. Walter qui n'était pas très religieux, mais il acceptait de discuter avec les autres pour dire ou comprendre si les riches étaient des chrétiens, si les politiques étaient des chrétiens si les socialistes étaient également des chrétiens????? Ce type de question il l'aborde souvent lorsqu'il parle des moments de discussion avec les copains de la baraque

Il nous décrit comment se passent les moments dans la baraque, les courriers, la lecture, le jeu de carte (SCAT) qui était une forme de belotte. Il est assez proche de l'aumônier du camp. Il veille bien à sa santé et il inscrit le résultat des consultations lorsque le médecin leur rend visite.

Walter est co-fondateur d'un journal du camp qui s'intitule " Les Barbelés " et qui est diffusé dans les autres camps. Le titre les " Barbelés " n'est pas scénique il est simplement l'expression de leur situation de prisonnier. Il reconnaît que leur baraque est très bien comparée à d'autres, mais malgré cela elle est infestée par les poux et qu'ils doivent fréquemment la désinfecter avec un genre de javel, mais sans beaucoup d'effet. Il semble supporter avec sérénité ses conditions de vie..

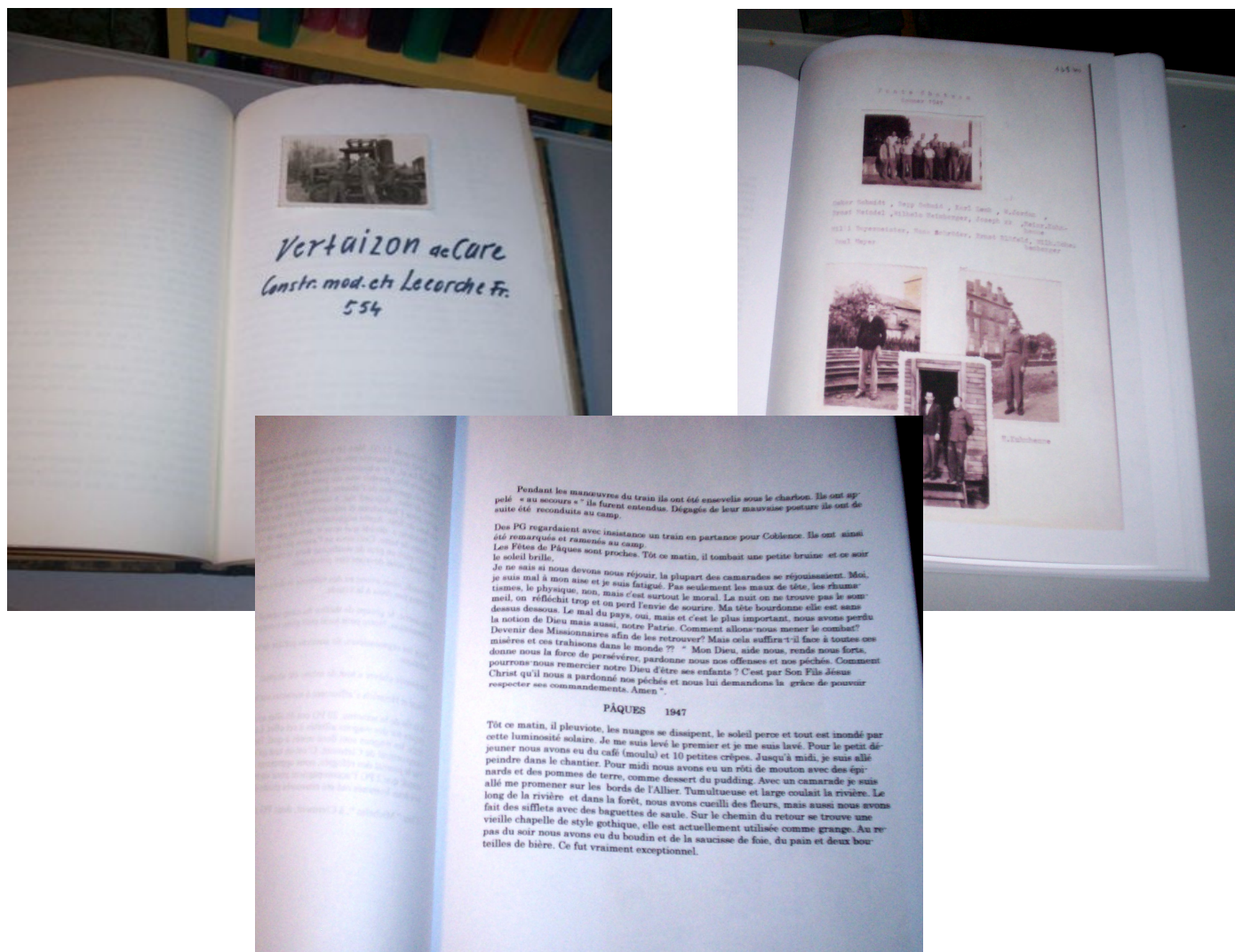
Suite à la consultation de Gérard Ramstein sur l'opportunité de la publication de son point de vue, voici une partie du message qu'il nous a fait parvenir.

« Moi le petit réfugié de Vertaizon qui aujourd'hui est toujours de cœur : Vertaizonnais. Il est vrai que je vous avais écrit mon message avec le cœur car cet homme représentait cette tranche d'allemands obligés d'être là car les lavages de cerveau qu'ils ont subis leur ont enlevé toute notion de liberté. Dans l'esprit de mon message et l'extrait que vous avez choisi, considérant ce que l'ennemi avait ôté à tout jamais à notre famille, j'aimerais que vous y rajoutiez la fin qui est pour moi ma manière de leur pardonner. »

«Walter chapeau bas... »

Gérard

Les principaux contributeurs



Ce « journal de captivité » réalisé par Walter Jordan prisonnier de guerre allemand a été traduit de cette langue par plusieurs traducteurs bénévoles.

Gérard Ramstein (68) (frère de Charles résistant mort au Mont Mouchet(15)) Alsacien réfugié à Vertaizon de 1939 à 1949. Gérard a été aidé dans cette tâche par son épouse et par ses amis et leurs épouses

André Johner et René Litzler (68) anciens enrôlés de force dans l'armée allemande en 1942. Des (Malgré-nous).

Annie Noizier (63) professeur d'allemand amie de la famille Diou-Cotte

Claude Benistrand (63) ami de Lionel Fournieux

Montage conforme à l'original : **Diou Armand**